

Découvrir Québec

ARRONDISSEMENT DE
CHARLESBOURG



Cette publication a été réalisée par le Service de la culture de la Ville de Québec dans le cadre de l'Entente de développement culturel intervenue entre le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec et la Ville de Québec.

COORDINATION	Robert Caron et Chantale Émond, Ville de Québec
RECHERCHE ET RÉDACTION	Louise Côté et Jacques Dorion
PHOTOGRAPHIES	Jacques Dorion Ville de Québec (pages 6, 8, 36, 44, 52, 60 et page couverture)
CARTOGRAPHIE	Larochelle Communication graphique
GRAPHISME	Vox Communication & Graphisme
COMITÉ DE LECTURE	Ville de Québec Annie Blouin Caroline Thibault Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec Barbara Salomon de Friedberg
RÉVISION LINGUISTIQUE	Isabelle Tremblay
CORRECTION D'ÉPREUVES	Ghislaine Fiset
ÉDITION	Mario Brassard Service des communications, Ville de Québec

Dépôt légal – 2008
Bibliothèque et Archives nationales
du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN 978-2-89552-056-6

Imprimé au Canada

© Ville de Québec, 2008
CU-001-2008

PAGE COUVERTURE

- < Détail de l'église Saint-Charles-Borromée.
- < Maraîchère au travail. *BAnQ-Q* ; photo R. Charest, 1946 ; E6.
- < Charlesbourg en automne.
- < Véhicule de la Compagnie d'autobus de Charlesbourg, fondée en 1922. *ASHC*.
- < La bibliothèque de Charlesbourg.

COUVERTURE ARRIÈRE

- > *Convergences*, oeuvre de Bill Vincent à la bibliothèque de Charlesbourg.
- > Paysage rural de Charlesbourg en 1941. *BAnQ-Q* ; photo Herménégilde Lavoie ; E6.

CHARLESBOURG À VOL D'OISEAU

ZONES

1. Trait-Carré (arrondissement historique)
2. Bourg-Royal et Bourg-la-Reine
3. Rang de la Commune
4. Parc des Moulins
5. Notre-Dame-des-Laurentides (secteur central)
6. Gros-Pin
7. Secteur de la Coopérative (Orsainville)
8. Petite Suisse

SECTEURS

- A Notre-Dame-des-Bois
- B Centre de ski de fond de Charlesbourg
- C Chapelle de Notre-Dame-des-Laurentides
- D Rue des Blaireaux (villégiature)
- E Château-Bigot
- F Bourg-la-Reine
- G Carré De Tracy
- H Parc de la Montagne-des-Roches



Découvrir Québec

ARRONDISSEMENT DE
CHARLESBOURG

Charlesbourg
Decouvrir Quebec



^ Extrait d'une carte de John Adams, 1822.
BAHQ-Q ; P600, S4 D362.

Découvrir Québec

Nous vous convions à découvrir une ville de 450 kilomètres carrés. Une ville constituée d'anciens noyaux villageois et de rangs, de quartiers urbains, de commerces, d'industries, de milieux agricoles et forestiers, de lacs et de rivières, de vallées, de plateaux et de montagnes. Une ville qui, depuis 1608, ne cesse d'ajouter des volets à sa culture, à son art de vivre, à ses paysages et à ses frontières. Une ville en perpétuel mouvement...

Pour découvrir Québec, nous vous offrons ici des lieux, des repères, des adresses, des itinéraires, comme autant d'évasions et de sorties possibles. Pour bien en profiter, il faudra prendre le temps de s'arrêter, d'observer le paysage et d'aller vers les gens pour qu'ils racontent leur arrondissement. Et la surprise sera au rendez-vous parce que chaque arrondissement a sa personnalité, ses particularités et ses secrets bien gardés...

Ce cahier, le premier d'une série de huit sur les arrondissements de Québec, est une invitation à découvrir Québec autrement, par zones géographiques et par thèmes.

Zoom sur nos coups de cœur en espérant qu'ils deviennent aussi les vôtres!





^ Un moment de détente sur le site de la maison Pierre-Lefebvre au Trait-Carré Est.

CHARLESBOURG SOUS UN AUTRE CŒIL 3

DES LIEUX D'INTÉRÊT

ZONE 1	Le Trait-Carré : Charlesbourg né sous une bonne étoile	4
ZONE 2	Bourg-Royal et Bourg-la-Reine : les projets de l'intendant Talon	8
ZONE 3	Du rang de la Commune à la rue du Vignoble : le renouveau de l'agriculture	12
ZONE 4	Le parc des Moulins : une oasis de verdure... aux vestiges industriels	16
ZONE 5	Notre-Dame-des-Laurentides : un passé lié à l'industrie du bois	20
ZONE 6	Gros-Pin ou l'ombre de la ville	24
ZONE 7	À Orsainville, la réussite d'une coopérative	26
ZONE 8	La Petite Suisse : la vie en montagne	28

LE PATRIMOINE ET SES CURIOSITÉS

Une architecture de caractère	32
Sous le signe de la croix	36
Les savoirs d'hier	38
La villégiature	42

EN CONNAÎTRE PLUS...

Des promenades dans Charlesbourg	46
Quelques repères chronologiques	48
Portrait de famille	50
Charlesbourg en trois temps	52
Bibliographie sommaire	54
Charlesbourg à vol d'oiseau	55



CHARLESBOURG SOUS UN AUTRE OÛIL

Voir Charlesbourg sous un autre œil... C'est un plaisir assuré, surtout lorsque les idées reçues volent en éclats au contact de la réalité. Certes, il y a le Trait-Carré, l'incontournable, l'inoubliable qui à lui seul donne lieu à une rencontre d'exception. Mais le livre des mémoires de Charlesbourg est riche, diversifié, comme son territoire. Le sillon des familles pionnières et des communautés religieuses, qui ont laissé pour monuments des maisons, des écoles, des institutions, est indélébile. Le sillon des gens qui ont associé leurs noms à un petit coin de villégiature, à un quartier ou bien au Charlesbourg rural est bien tracé. Imaginons maintenant tous ces lieux dissimulés dans le filet des grandes artères qui oxygènent le Charlesbourg moderne. Cela devient presque un casse-tête!

Pour aider le lecteur à s'y retrouver, nous le convions à regarder certaines zones de Charlesbourg avec attention, presque à la loupe. Nous en avons choisi huit qui sont souvent méconnues ou mal connues, comme la Petite Suisse, le carré De Tracy ou le défunt rang de la Commune. Au-delà des lieux, des thèmes aussi : il y a ces idées qui traversent les siècles et qui s'écrivent dans le paysage, comme la manière de construire, d'enseigner, d'être en religion.

Nous offrons une lecture inédite de Charlesbourg qu'on peut faire en parcourant les rues, cahier en main, sous un beau ciel bleu avec, comme toile de fond, les quatre saisons. Alors, en route!





LE TRAIT-CARRÉ: CHARLESBOURG NÉ SOUS UNE BONNE ÉTOILE

Le Trait-Carré de Charlesbourg est inusité. Nulle part ailleurs en Amérique un village en forme d'étoile n'a été conservé avec autant d'intégrité. Ce découpage original s'inspirant de villages d'Europe est une création des Jésuites, qui se voient concéder la seigneurie de Notre-Dame-des-Ange en 1626.

L'originalité dont font preuve les Jésuites réside dans la façon de s'approprier le territoire et de diviser les terres, qui est différente de celle observée dans le tracé des rangs et des villages existants. Les Jésuites optent pour un mode de lotissement radial, en étoile. Imaginons un carré défriché d'une superficie de 25 arpents. Au centre de ce carré, 5 arpents sont réservés au noyau institutionnel, soit l'église, le presbytère et le cimetière. Les 20 arpents restants servent de pâturage commun aux bestiaux des fermes : c'est la commune. Celle-ci est ceinturée par un chemin appelé « trait-carré », autour duquel viennent s'abouter les terres triangulaires des habitants. Afin de donner corps au bourg, les Jésuites incitent

ZONE 1

ces derniers à construire leurs maisons et dépendances près du trait-carré. Les avantages de cet aménagement sont alors évidents: le bétail de la commune est à l'abri des prédateurs, les habitants peuvent se serrer les coudes en cas d'attaque des Iroquois et le voisinage facilite les relations sociales, économiques et religieuses. Dès 1665, les premières concessions de terres sont accordées et, un an plus tard, le village de Charlesbourg compte déjà 112 habitants.

De nos jours, l'empreinte des Jésuites est encore bien visible, de même que les changements survenus dans le plan d'origine. Ainsi, on remarquera que, désormais, des voies de circulation (boulevard Louis-XIV et 1^{re} Avenue) traversent la commune originale. Ces tracés ont été élaborés pour répondre aux besoins des habitants des rangs environnants qui, pour se rendre à Québec, devaient obligatoirement passer par le Trait-Carré. Le morcellement de la commune a facilité les communications et amené la construction de nouveaux bâtiments.

Des données du recensement de 1871 confirment que des représentants de différents corps de métiers y ont établi leurs ateliers: trois charrons, trois forgerons, deux cordonniers, un boulanger, un sellier et un chaudronnier. Le Trait-Carré demeure donc, jusqu'au début du 20^e siècle, le cœur de la paroisse de Charlesbourg. Il dessert les habitants des concessions environnantes en plus de profiter des échanges avec la ville.



^ Le Moulin des Jésuites, le plus ancien bâtiment du Trait-Carré.

< La forme radiale du Trait-Carré en septembre 1937. AVQ; photo W. B. Edwards; n° 23407.



v Des bâtiments de ferme au Trait-Carré Ouest, probablement au début du 20^e siècle. BANQ-Q; P547.





Côté Sud du Village de CHARLESBOURG (Comté de Québec)



^ Au cœur du Trait-Carré, un rappel des activités de Jacques-Ferdinand Verret, apiculteur émérite au début du 20^e siècle.

< Le cœur institutionnel du village.
BAnQ-Q ; P547.

Aujourd'hui, il est inutile de chercher les anciennes boutiques d'artisans dans le Trait-Carré. L'amélioration du réseau routier et le développement des moyens de transport ont contribué à concentrer l'activité au centre-ville de Québec: les premières routes ont été empierrées vers 1910 et on a fondé la Compagnie d'autobus de Charlesbourg en 1922.

Au début des années 1950, le Trait-Carré est de nouveau soumis à de fortes pressions, alors que l'urbanisation est en cours. Le découpage en forme d'étoile rend difficile le lotissement des terres, ce qui n'empêche toutefois pas l'apparition de nouvelles constructions. Pour protéger un patrimoine unique, le gouvernement du Québec procède en 1965 à la création de l'arrondissement historique de Charlesbourg (aujourd'hui du Trait-Carré de Charlesbourg).

De nos jours, le Trait-Carré est devenu un joyau du patrimoine du Québec et sa mise en valeur se poursuit, notamment par l'entremise de fouilles archéologiques importantes réalisées à l'intérieur de l'ancienne commune. De plus, une bibliothèque au toit couvert de graminées, un rappel du Charlesbourg agricole d'autrefois, a vu le jour en 2006. Concurrément, l'illumination de l'église Saint-Charles-Borromée, la réfection des rues et l'enfouissement des fils électriques contribuent à rehausser la valeur patrimoniale des lieux. La mise en valeur du Trait-Carré se concrétise aussi, tout au long de l'année, par des expositions, des visites commentées et des activités d'animation se déroulant dans plusieurs maisons historiques, au Moulin des Jésuites et à la bibliothèque.



< Les maisons Cloutier et Gauthier, du Trait-Carré Ouest, présentent plusieurs similitudes architecturales.



BOURG-ROYAL ET BOURG-LA-REINE:

LES PROJETS DE L'INTENDANT TALON



ZONE 2

À quelques kilomètres du Trait-Carré, le carré De Tracy révèle peu de traces de son ancienneté. Il fut pourtant conçu et aménagé au 17^e siècle par nul autre que le célèbre intendant Jean Talon, l'un des principaux représentants du roi en Nouvelle-France.

Aussitôt arrivé à Québec, en septembre 1665, Talon confisque une partie de la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges pour y établir trois villages, dont Bourg-Royal, devenu aujourd'hui le carré De Tracy. Copiant la forme étoilée du Trait-Carré, Talon crée ce bourg pour les nouveaux immigrants, dont les soldats du régiment de Carignan-Salières, qu'il veut inciter à demeurer au pays. Pendant toute l'année 1666, les ouvriers de l'intendant déboisent et nivellent pour établir une commune carrée de 40 arpents de côté. Puis ils défrichent au moins un arpent de chaque terre pour que le colon, à son arrivée, « trouve son grain semé et ses légumes sur pied ».

Afin de favoriser les liens avec Québec, Talon fait tracer l'avenue du Bourg-Royal puis ordonne la construction d'un moulin à vent « faisant farine ». Même si tout est en place, Bourg-Royal ne devient pas un village important. En 1698, les Jésuites reprennent possession du territoire dont s'était emparé l'intendant. On abandonne l'usage du moulin de Bourg-Royal en faveur de celui du Trait-Carré, véritable cœur de la paroisse.

Les deux autres villages prévus par l'intendant, Bourg-Talon et Bourg-la-Reine, restent à l'état de projet. Le premier ne verra jamais le jour et le second se développera ultérieurement sur le modèle du rang. C'est à l'ouest de ce secteur, près de la rivière des Commissaires, que l'intendant Michel Bégon se fait construire, en 1718, une résidence secondaire en pierre appelée « Beaumanoir » ou « L'Hermitage ». Au milieu du 19^e siècle, le manoir en ruine, connu alors sous le nom de château Bigot, devient un lieu d'excursion populaire. Il attire, entre autres, de nombreux Américains familiers avec l'œuvre du romancier William Kirby.



Pique-nique aux ruines du château Bigot à la fin du 19^e siècle.
BAnQ-Q ; P547. ^

L'urbanisation en cours, en 2007, au nord-ouest du carré De Tracy. <

Moulin à vent semblable, sans doute, à celui de Bourg-Royal.
BAC ; détail d'une aquarelle de Henry Richard Sharland Bunnett; e001201231. <



« [...] nous descendîmes de voiture et visitâmes une fois de plus les ruines de cet ancien manoir [...]. Il y avait plusieurs jeunes gens et jeunes filles qui se promenaient bras dessus, bras dessous, à travers [les] ruines [...] dont il ne reste plus, aujourd'hui, que les murs de l'est et de l'ouest et que le mur de refente, tout le reste étant tombé. »

> Jacques-Ferdinand Verret, 1880

BÉGON ou Bigot ?

Contrairement à l'intendant Michel Bégon (1667-1747), François Bigot (1703-1778), le dernier intendant de la Nouvelle-France, n'a peut-être jamais habité Beaumanoir, même si cette résidence a porté son nom. La confusion vient surtout d'un roman paru en 1877, *The Golden Dog* (*Le chien d'or*) de William Kirby. L'auteur raconte que Bigot aurait séquestré à Beaumanoir la petite-fille d'un chef abénaquis, la belle Caroline de Saint-Castin. Jalouse, la maîtresse de l'intendant, Angélique des Méloizes ou madame de Péan, aurait empoisonné la jeune femme. Celle-ci aurait été enterrée ensuite par Bigot dans une voûte souterraine du manoir. Une légende est née et Beaumanoir est devenu le « château Bigot ».



Dans le secteur de Château-Bigot, cette maison de la rue du Vice-Roi a été construite avec les pierres de Beaumanoir. ^

Autour du carré De Tracy, le développement suit le tracé en étoile des terres. Photo Hauts-Monts inc., 1993; Ville de Québec, Service de l'aménagement du territoire. >

Le secteur de Bourg-Royal, de Bourg-la-Reine, de Château-Bigot et celui du rang de la Commune (aujourd'hui la rue du Vignoble) devient, en 1917, une municipalité indépendante, connue ultérieurement sous le nom de Charlesbourg-Est. On y mène une vie centrée principalement sur l'agriculture et l'industrie du bois.

À la fin des années 1950, le promoteur Albert Potvin développe un lotissement en damier dans le secteur de Château-Bigot, où les rues porteront des noms qui évoquent le passé des lieux (avenue du Bourg-la-Reine, rue Beaumanoir, etc.). À Bourg-Royal, le mouvement est ralenti par le besoin de regrouper plusieurs lots de formes irrégulières. Respectant l'alignement triangulaire d'origine, on lotit d'abord les terres situées de part et d'autre de l'avenue du Bourg-Royal. Dans les années 1990, un nouveau quartier résidentiel se développe à l'ouest de l'ancien bourg, dans la continuité du plan en étoile, tracé il y a près de 350 ans.





DU RANG DE LA COMMUNE À LA RUE DU VIGNOLE: LE RENOUVEAU DE L'AGRICULTURE



La rue du Vignoble est un ancien rang qui a conservé des traits identitaires ancestraux : des familles établies depuis des générations, des maisons d'origine, un paysage rural, des activités agricoles diversifiées et, jusqu'à récemment, un toponyme associé à une réalité historique de la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges, soit la commune. Le nom Commune viendrait de l'intendant Jean Talon qui aurait voulu établir une terre communale dans le secteur de Bourg-Talon, un projet qui ne s'est pas concrétisé. En 1951, à la demande d'une résidante qui trouve ce nom « ambigu pour ne pas dire suspect », le rang de la Commune devient la rue des Érables, rebaptisée rue du Vignoble en 2006.

ZONE 3



Grange-étable de la famille Lortie en 2007. ^

La maison ancestrale des Proteau. <



^ Un des rares viticulteurs de la région de Québec, monsieur Jorj Radu.

Le premier à s'établir dans le rang de la Commune, probablement vers 1710, est Michel Proteau. Quelques années plus tard, on mentionne, dans l'Aveu et dénombrement de 1723, « [...] qu'au bout des profondeurs cy devant déclarés est une coste appelée la Commune du Bourg-Royal possédée par les habitans cy apres [...] ». Les Paradis, les Déry, les Huppé, les Parent, les Bélanger et les Delage dit Lavigueur y possèdent tous une terre généralement de trois arpents de front. Ils ont un autre point en commun : leur terre n'est pas défrichée et ne comporte aucun bâtiment. La seule exception à ce tableau est la terre de Michel Proteau, déjà pourvue d'une maison, d'une grange et d'une étable. Le rang de la Commune, probablement à cause de l'éloignement des autres concessions, se développe très lentement : on n'y compte que quatre ou cinq maisons en 1825 et huit en 1861.

Des maisons de bois ou de pierre, des granges-étables, quatre ou cinq vaches laitières, quelques poules, une dizaine de moutons, quatre porcs, des champs où l'on produit du foin, de l'avoine et du tabac, des jardins potagers, des vergers, une érablière et des terres à bois fournissant environ cent cordes par année à chaque cultivateur, voilà à quoi ressemblait le paysage agricole du rang de la Commune dans le dernier quart du 19^e siècle. Pour écouler les surplus de la ferme, les cultivateurs livrent leur lait à domicile, et ils se rendent aux marchés publics de Québec pour y vendre leurs légumes.





« J'ai vécu mon enfance dans le rang de la Commune. Quarante ans plus tard, je suis devenu un fervent défenseur de la conservation du patrimoine. J'ai fait fabriquer une maquette de chacune des maisons anciennes du rang de la Commune parce que le patrimoine, l'histoire, la généalogie, cela donne un sens à une vie, à une communauté. »

> Entrevue avec Édouard Kelly, octobre 2006

Aujourd'hui, la rue du Vignoble, c'est un chemin de 1,4 kilomètre qui trace une frontière entre un territoire agricole au sud et un quartier résidentiel au nord. La rue du Vignoble, c'est aussi le dernier bastion agricole de l'arrondissement de Charlesbourg. On pourrait croire que cette agriculture située en pleine ville est agonisante. Il n'en est rien. La ferme Proteau élève un troupeau d'une quinzaine de vaches laitières, quelques moutons, quelques poules et quelques oies, comme autrefois. La ferme Armand Déry est désormais la seule entreprise maraîchère du rang et reçoit, l'automne venu, la visite assidue des résidants des rues environnantes.

En plus de ces productions traditionnelles, la rue du Vignoble est le lieu d'une agriculture renouvelée. Un vignoble ouvert au public y est établi depuis 1983 et renferme aujourd'hui plus de 10 000 plants de vigne. Un jardin communautaire est largement fréquenté à la ferme Lortie. Une ferme-école fait également découvrir le monde rural aux visiteurs. Hier le rang de la Commune, aujourd'hui la rue du Vignoble, cet espace est unique et témoigne avec éloquence du patrimoine agricole de l'arrondissement de Charlesbourg.

- < Récolte automnale à la ferme Armand Déry.
- ^ Monsieur Édouard Kelly, un ardent défenseur du patrimoine.
- ✓ En 2008, la rue du Vignoble conserve un caractère champêtre.





LE PARC DES MOULINS : UNE OASIS DE VERDURE... AUX VESTIGES INDUSTRIELS

Traversé par la rivière du Berger, le parc des Moulins forme une oasis de verdure en milieu urbain. Il est difficile d'imaginer aujourd'hui que les abords de ce cours d'eau ont longtemps accueilli des moulins hydrauliques et diverses pièces d'équipement industriel : des dalles, des réservoirs et des forges. Tombée dans l'oubli, cette période de l'histoire de Charlesbourg refait surface grâce aux fouilles archéologiques menées par le Collège François-Xavier-Garneau. Les vestiges mis au jour depuis les années 1980 permettent de lever le voile sur le principal complexe industriel de Charlesbourg.

Le parc des Moulins chevauche deux grands ensembles physiques : les Basses-Terres du Saint-Laurent et le Bouclier canadien. À leur point de rencontre, la rivière du Berger accuse une forte dénivellation où se forme une cascade au fort potentiel énergétique. Dès la première moitié du 18^e siècle, les Jésuites, seigneurs des lieux, y exploitent un moulin à scie pour produire des planches et du bois de chauffage.

ZONE 4



Annonce publicitaire dans *La Semaine commerciale* en 1898. ^

Tour d'observation construite au début des années 1930, sur le site du Jardin zoologique, selon le modèle d'un moulin à vent. <

D'autres moulins sont construits au tournant du 19^e siècle et tout le secteur se transforme finalement en un véritable complexe industriel. Dans les années 1860, on y trouve une série de moulins à scie, à farine, à tabac ou à carder et à fouler la laine. La fabrique d'allumettes du Charlesbourgeois Joseph Plamondon, par exemple, produit chaque année 4000 « grosses » d'allumettes (1 grosse = 12 douzaines) pour une valeur de 1600 « piastres ». Les deux principales entreprises de l'endroit appartiennent alors à des marchands de Québec, Alexandre Moffette et John Samuel Hill. Le premier exploite un moulin à farine et une fabrique de douves (planches à tonneaux). Principal employeur de la paroisse, il fournit du travail à 35 personnes. Hill n'a qu'un employé, mais la production de sa manufacture de tabac à priser et à chiquer est importante. Vendue en 1872 à Édouard-Raphaël Fréchette, l'entreprise connaît même la renommée avec son tabac à priser – un tabac en poudre qu'on inhale – et ses « torquettes », petits cylindres de tabac compressé qu'on chique.



Les étudiants du cours d'archéologie régionale au travail. ^
Photo : Collège François-Xavier-Garneau.

La plupart des moulins de la rivière du Berger fonctionnent encore dans les années 1890, mais l'activité industrielle se déplace alors graduellement vers les centres urbains comme Québec. Une nouvelle forme d'énergie, l'électricité, supplante le système hydraulique des moulins ruraux.

*Une visite au moulin
Fréchette en 1880 :*

« [Nous visitâmes] tous les principaux accessoires de son moulin, depuis l'endroit où le tabac est reçu, puis sorti des tonnes [tonneaux], puis séparé des cotons, qui servent à préparer le tabac en poudre, puis le moulin à couper, les appareils de chauffage pour faire sécher le tabac, puis les tables où le tabac est pesé puis empaqueté en paquets de une livre, une demi-livre, un cinquième de livre, un dixième de livre, pour être ensuite timbré par l'inspecteur du gouvernement, qui est aujourd'hui M. Georges Larue, et ensuite livré au commerce. »

> Jacques-Ferdinand Verret, 1880



Le moulin à tabac Fréchette (ou Douville), au tournant du 20^e siècle, dont il ne reste aujourd'hui que des vestiges. ^
BAnQ-Q ; P625.

Un des bassins destinés aux oiseaux du Jardin zoologique, en 1962. >
BAnQ-Q ; photo Jean-Paul Body ; E6.

Le gardien Louis Richard avec l'un des premiers fauves du zoo. >
BAnQ-Q ; P625.



Au début des années 1930, le gouvernement du Québec achète les terrains de l'ancien complexe industriel pour y établir une ferme expérimentale d'élevage d'animaux à fourrure et un jardin zoologique. En pleine crise économique, l'aménagement des lieux procure du travail à plus d'une centaine d'ouvriers puisqu'il faut défricher et nettoyer le site, aménager les abords de la rivière puis construire des bâtiments de service et des enclos pour les animaux.

À l'origine, les administrateurs du zoo privilégient la faune canadienne et les collections d'oiseaux. À la fin des années 1940, ils ajoutent des animaux exotiques tels que des chimpanzés et des fauves. Après avoir réorienté ses activités vers l'horticulture et l'ornithologie au tournant du millénaire, le jardin zoologique ferme ses portes en 2006 en raison de la croissance des coûts d'exploitation. Une section d'environ neuf hectares est détachée du terrain pour former le parc des Moulins.



NOTRE-DAME- DES-LAURENTIDES : UN PASSÉ LIÉ À L'INDUSTRIE DU BOIS



Niché entre montagnes et vallées, entre forêt et milieu urbain, le secteur de Notre-Dame-des-Laurentides occupe un site exceptionnel dans les contreforts de la chaîne montagneuse qui lui a donné son nom. Carrefour de plusieurs voies de communication entre le lac Beauport, Stoneham-et-Tewkesbury et le lac Saint-Charles, il garde plusieurs traces de son passé lié à l'industrie du bois.

Son développement s'amorce au milieu du 19^e siècle. À l'endroit où le chemin « qui mène au township de Stoneham » croise la rivière Jaune, plusieurs moulins à scie produisent alors des planches et des madriers, vendus à Québec ou dans le reste de la paroisse. On y trouve aussi le moulin à farine de Godefroi Tremblay fils, signe d'une mise en valeur des terres.

ZONE 5

Le principal établissement industriel, celui qui sert de catalyseur au développement du secteur, apparaît à la fin du siècle. Propriété de Luc Pelletier, cette entreprise fabrique des bardeaux, des moyeux

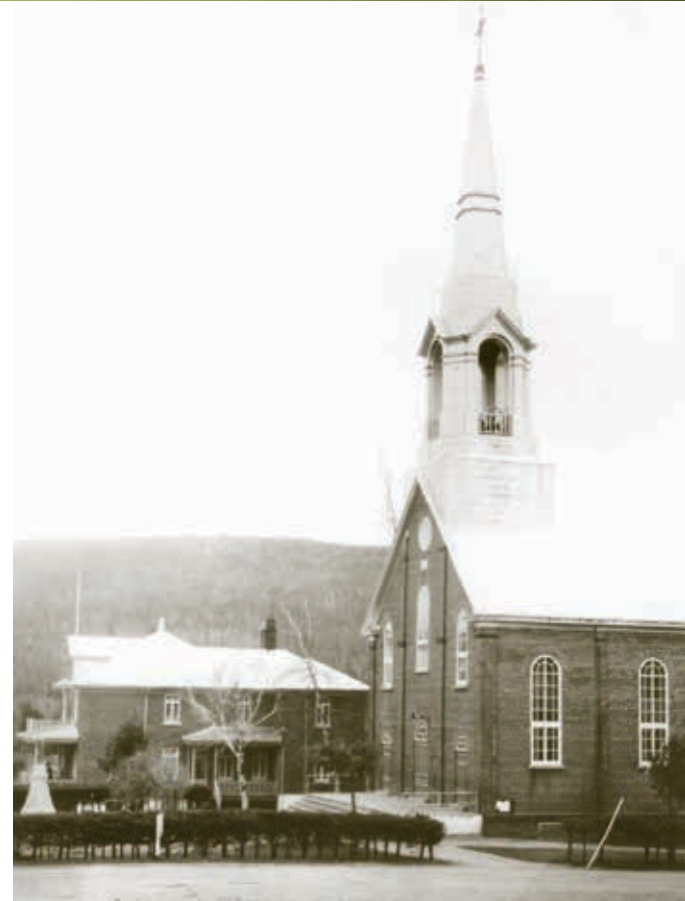
Le cœur de Notre-Dame-des-Laurentides en 2007. <

et des rais de roue, des boîtes à cigares, des manches de hache et des pelles. Depuis les terres à bois que Pelletier exploite près du lac Beauport, les billots qui lui servent de matière première sont acheminés jusqu'aux moulins par flottage sur la rivière Jaune. En plus d'embaucher des bûcherons et des draveurs, l'entreprise procure sur place un travail régulier à une trentaine d'ouvriers. Elle représente le principal employeur de l'agglomération, connue alors sous le nom de Rivière-Jaune.

En dépit du paysage accidenté et du sol rocheux, les habitants pratiquent aussi l'agriculture, surtout les productions laitière et fourragère. La forêt boréale, où dominent les épinettes, les pins et les érables à sucre, pallie l'insuffisance de la terre en fournissant du bois de chauffage et des produits de l'érable qui sont vendus à Québec.

Lorsque la population atteint le millier d'habitants, au début du 20^e siècle, Rivière-Jaune se dote d'institutions paroissiales et municipales. Devenue Notre-Dame-des-Laurentides, la jeune municipalité nordique a son église, son magasin général, son bureau de poste, sa boulangerie, sa fromagerie et, dès 1922, un couvent administré par les Sœurs du Bon-Pasteur.

Les moulins de Luc Pelletier cessent toute activité au début des années 1920, mais d'autres moulins à bois prennent la relève. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, les 2000 résidents de Notre-Dame-des-Laurentides, majoritairement des agriculteurs et des journaliers, continuent de puiser leurs ressources dans la forêt : bois de chauffage, bois d'œuvre et sapins de Noël destinés à la ville. Dans l'après-guerre, l'amélioration du réseau routier entraîne l'arrivée de résidents travaillant à la ville, amorçant ainsi l'urbanisation du village forestier.



^ La première église de Notre-Dame-des-Laurentides, détruite par un incendie en 1991. ASBPQ.

v Modeste ferme implantée sur une terre rocheuse, en 1945. BAnQ-Q ; photo L. J. Boulet ; E6.



LA CHAPELLE DE GEORGE MUIR

Dans les années 1860, l'avocat George Manly Muir passe l'été au nord du rang Saint-Pierre (aujourd'hui le boulevard Henri-Bourassa), « dans un joli vallon retiré ». Parce qu'il s'inquiète du « relâchement des mœurs » et de l'ignorance de la religion, ce fervent catholique invite les Sœurs du Bon-Pasteur à y ouvrir une mission. D'abord logées dans une modeste maison, les sœurs entreprennent la construction d'un couvent puis d'une chapelle financée par Muir et consacrée en 1876. Baptisée Notre-Dame-des-Laurentides à la suggestion du bienfaiteur, elle sert de premier lieu de culte aux habitants du nord de la paroisse de Charlesbourg. Lorsque les habitants de Rivière-Jaune construisent leur église, en 1905, ils lui donnent naturellement le nom de la première chapelle. Cette appellation s'étend ensuite à la nouvelle municipalité.



^ George Muir et les fondatrices du couvent, devant la chapelle de Notre-Dame-des-Laurentides, en 1878. *ASBPQ*.

^ Assemblage de cordes de bois pour l'hiver, en 1951. *BAnQ-Q ; photo Jos.-W. Michaud ; E6*.



Le lac Clément, lieu de villégiature, aux limites nord de Notre-Dame-des-Laurentides. ^

Une belle maison à toit mansardé, avenue de la Rivière-Jaune. ^



^ Maison de ferme traditionnelle sur l'avenue de la Rivière-Jaune, déclarée lieu patrimonial canadien.



GROS-PIN OU L'OMBRE DE LA VILLE

Séparé du Trait-Carré par la Petite-Auvergne, Gros-Pin est ouvert à la colonisation par les Jésuites à la fin du 17^e siècle. Son découpage lui confère une identité propre : ses terres étant subdivisées perpendiculairement au chemin de Charlesbourg (aujourd'hui la 1^{re} Avenue), les façades de maisons anciennes et de bâtiments de ferme sont tournées vers le sud.

Gros-Pin intrigue par son toponyme. On a peine à imaginer aujourd'hui ce quartier couvert de pins. Ce fut pourtant le cas pendant fort longtemps puisque le défrichement de ce secteur a été lent. Même si les Villeneuve, les Dubeau et les Delaunay se voient accorder les premières terres dès 1672, on ne compte que 64 habitants en 1831 et 85 en 1871. Parmi les familles établies, on trouve les Delâge et les Dorion. Soulignons au passage que

ZONE 6



- ^ Gros-Pin, autrefois terre agricole. AE ; 54-807-02-03-A.
- < Au sud de l'arrondissement, les immeubles d'habitation dominent le paysage en bordure de l'autoroute Laurentienne.
- > Monsieur Jean-Claude Rousseau, propriétaire d'un immeuble d'appartements de la 45^e Rue.

Charles Dorion est le premier d'une lignée à s'établir à Charlesbourg en 1756 et que le nom de cette famille est étroitement associé au développement de Gros-Pin.

L'activité économique de Gros-Pin reste longtemps centrée sur l'agriculture. Toutefois, au tournant des années 1870, on y trouve aussi une manufacture de cordes liée à l'industrie navale. Toujours essentiellement agricole à l'aube du 20^e siècle, Gros-Pin change complètement de physionomie en quelques décennies, lorsque l'urbanisation s'amorce dans les années 1920. Des sociétés immobilières acquièrent de grandes terres, alors que, concurremment, d'anciens propriétaires terriens développent une section de ce quartier, en particulier les 45^e, 46^e et 47^e Rues.

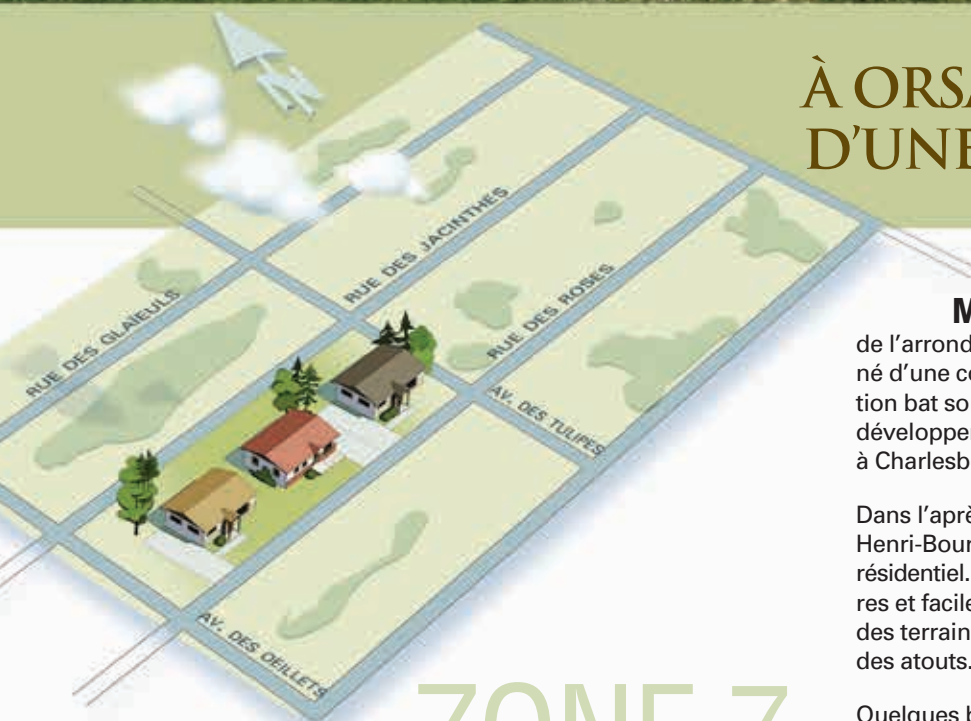
Au milieu des années 1950, des entrepreneurs tels que Yves Germain ou Cook Construction développent le secteur jusqu'aux portes de Québec. Gros-Pin est donc dans un couloir naturel d'urbanisation : entre 1941 et 1951, la population s'accroît de 105 % et la paroisse de Saint-Rodrigue est créée.

Dans ce contexte se profilent les premiers immeubles d'habitation de petit volume, renfermant deux, trois ou quatre logements. Ils prennent place, ici et là, dans les nouvelles rues, parmi des alignements de bungalows, leur emplacement ne faisant visiblement pas l'objet d'une réglementation particulière à cette époque. Ce n'est qu'ultérieurement qu'un quartier d'immeubles d'appartements se développe de façon structurée. Son implantation interrompt le tracé ouest des rues comprises entre les 47^e et 53^e Rues afin de permettre la construction d'édifices imposants, bien visibles de l'autoroute Laurentienne.

« J'ai construit mon deux logements en 1959 sur une terre appartenant au cultivateur Odilon Hamel. J'ai préféré un bloc à appartements à un bungalow, car à l'époque je gagnais 1,50 \$ de l'heure sur la construction. Avec un logement, cela me permettait d'avoir ma maison à moi. Les autres dans la rue, c'étaient des fonctionnaires ou bien des gens qui travaillaient dans les industries de la ville. »

> Entrevue avec Jean-Guy Rousseau, septembre 2006





À ORSAINVILLE, LA RÉUSSITE D'UNE COOPÉRATIVE

Modeste et paisible lotissement de banlieue, ce secteur de l'arrondissement, dont les rues portent des noms de fleurs, est né d'une coopérative. À une époque où le mouvement d'urbanisation bat son plein, la coopérative donne l'impulsion nécessaire au développement de la municipalité d'Orsainville, intégrée plus tard à Charlesbourg.

Dans l'après-guerre, le rang Saint-Pierre (aujourd'hui le boulevard Henri-Bourassa) se prête très bien à l'implantation d'un quartier résidentiel. Il traverse une succession de terres agricoles rectangulaires et faciles à lotir. Les liens directs avec Québec, le coût modéré des terrains et l'air pur de la campagne se révèlent également des atouts.

Quelques bungalows sont construits ici et là, au gré du lotissement des terres agricoles, sans réelle planification. Puis, l'année 1953 marque un tournant. Les mille habitants du secteur forment alors

ZONE 7



< Quelques modèles de bungalows de la rue des Roses.

∨ Monsieur Jean-Marie Frenette, résident.

la municipalité d'Orsainville puis se dotent de l'église Saint-Pierre-aux-Liens et d'écoles, des institutions indispensables à l'établissement de jeunes familles. À l'initiative de quelques chauffeurs d'autobus, un groupe de citoyens se forme pour élaborer un important projet domiciliaire chapeauté par la Coopérative d'habitation du Québec métropolitain. Créée en 1956, cette dernière vise à aider la classe moyenne à accéder à la propriété et à financer la construction de maisons unifamiliales de type bungalow.

Ayant constitué une coopérative, dite des « Experts du volant », le groupe achète une série de terrains appartenant à Isidore Villeneuve. Ils sont situés immédiatement au nord de la rivière des Commissaires, près du noyau paroissial. Les premières rues sont d'abord numérotées, comme celles de Limoilou, puis baptisées de noms de fleurs — roses, jacinthes, glaïeuls et pervenches —, un système odonymique conçu par Orsainville pour se démarquer des municipalités voisines.

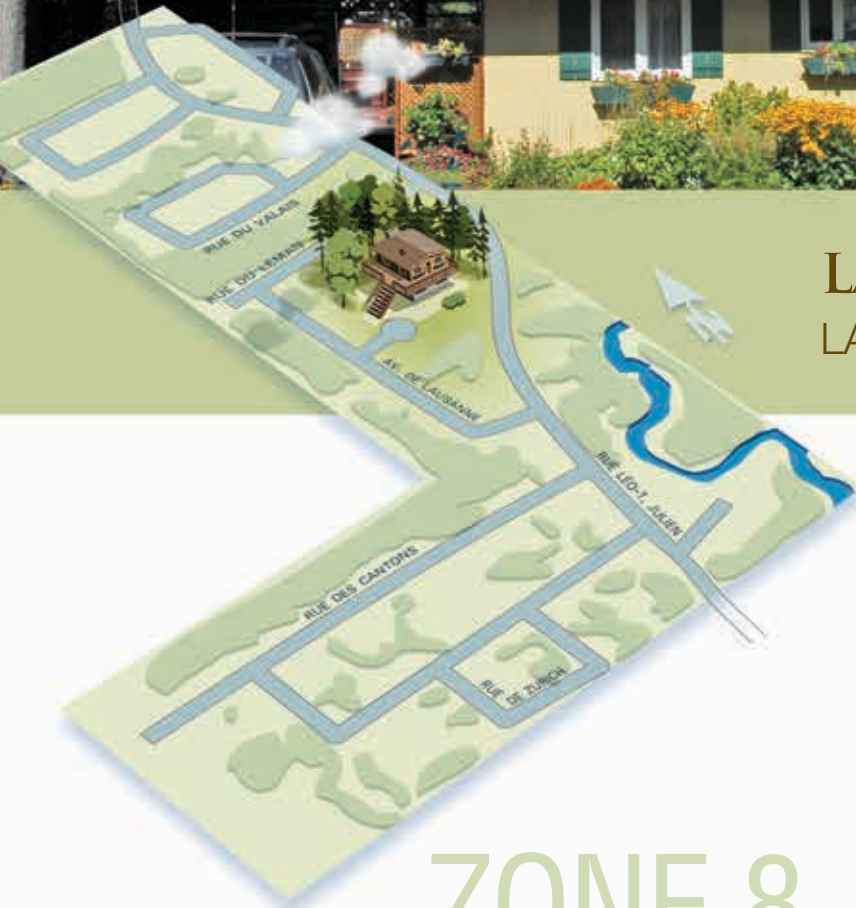
Sur les lots vendus environ 500 \$ chacun, la coopérative propose seulement deux modèles de bungalows par souci d'économie. Seules les dimensions diffèrent légèrement : huit mètres sur douze pour le premier modèle et neuf mètres sur treize pour le second. Toutes les maisons sont dotées d'un système de chauffage à air chaud et recouvertes de bardeaux d'amiante. Très simples, elles ne comportent ni étage ni entrée de cave.

Le projet de la coopérative est un succès : tous les lots trouvent preneur et, à partir de 1957, on construit plusieurs dizaines de maisons chaque année. La mise en valeur du secteur dit « de la Coopérative » accélère l'urbanisation d'Orsainville qui accède au statut de ville en 1960. L'expansion de la municipalité se poursuit jusqu'à ce que toutes les terres soient loties, au milieu de la décennie suivante, moment de son annexion à Charlesbourg.

Habitant le quartier de Saint-Jean-Baptiste, le plombier Jean-Marie Frenette se joint à la coopérative à la fin des années 1950 : « Je payais 30 \$ par mois et le nouveau propriétaire voulait augmenter mon loyer à 55 \$. J'ai donc décidé de déménager. J'avais entendu parler de la coopérative qui demandait un comptant pas trop élevé pour l'époque. Je me suis donc fait construire ma maison. Ce que j'ai trouvé le plus dur en arrivant ici, c'est que l'entrepreneur avait coupé tous les arbres. »

> Entrevue avec Jean-Marie Frenette, automne 2006





LA PETITE SUISSE : LA VIE EN MONTAGNE

Située en retrait du boulevard du Lac, aux limites de la municipalité de Lac-Beauport, la Petite Suisse est un microquartier de l'arrondissement de Charlesbourg. Si son paysage ne rappelle pas la majesté des Alpes mais plutôt les premiers flancs des Laurentides, elle a tout de même retenu des noms évocateurs. Des toponymes évoquent certains cantons helvétiques tels que la rue de Fribourg ou la rue du Valais, certaines communes telles que la rue de Vallorbe ou la rue de Chavannes, ou encore certaines localités de Suisse telles que l'avenue de Lausanne et la rue de Zurich. La Petite Suisse a même son lac Léman, une propriété privée appartenant à quelques résidents.

ZONE 8



La Société immobilière des Quatre Cantons, qui est à l'origine du développement de la « Vallée autrichienne » à Lac-Beauport, un projet amorcé en 1968, applique le même concept sur les terres de Léo T. Julien, qui a laissé son nom à la rue principale de la Petite Suisse. Cette société lance donc, au début des années 1970, un projet immobilier qui se distingue des autres quartiers résidentiels en développement, où l'implantation de lots rectangulaires, la construction de bungalows et l'aménagement de terrains gazonnés sont la norme. La Société immobilière des Quatre Cantons propose un nouveau concept de propriété : un environnement boisé, une demeure rustique surélevée, un mode de vie en montagne et un charme teinté d'exotisme.

« Je suis ici depuis les débuts du quartier et c'est le chalet suisse qui m'a attirée. J'avais des revues sur les chalets suisses et j'ai élaboré mon plan à partir de là. Lorsque j'ai construit ma remise à l'arrière, il était évident qu'il fallait qu'elle soit du même style que la maison. »

> Entrevue avec Céline Bégin, septembre 2006

^ Quelques chalets suisses au décor varié.

∨ Madame Céline Bégin, résidente de la Petite Suisse.





Ornements typiquement suisses sur une des résidences du secteur. ^

La Petite Suisse a aussi son lac Léman. >

Monsieur Denis Gagnon, résidant. v



Certaines rues de la Petite Suisse renferment donc une concentration de maisons qui, dans l'imagerie populaire, s'apparentent au chalet suisse. Né de l'engouement pour la pratique des sports de montagne en Europe au début des années 1930, ce type de construction, qui exprime indéniablement son appartenance à la montagne, emprunte des caractéristiques aux bâtiments traditionnels de la Savoie en France, de l'Autriche et de la Suisse, d'où probablement son appellation. Les constructions de la Petite Suisse sont une adaptation de l'architecture européenne au continent nord-américain. On trouve aussi de façon ponctuelle ce type d'habitation, quoique dans un style plus dépouillé, dans certains autres quartiers de Charlesbourg.

« À un moment donné, ma femme est allée faire un voyage en Autriche puis elle est tombée en amour avec les chalets suisses, tellement qu'elle a fait elle-même des dessins sur les murs de la maison qui font penser à ce pays-là. »

> Entrevue avec Denis Gagnon, septembre 2006



LE PATRIMOINE ET SES CURIOSITÉS



UNE ARCHITECTURE DE CARACTÈRE

À l'origine, l'architecture des maisons de l'arrondissement de Charlesbourg, du moins dans ses expressions traditionnelles, s'inscrit dans un contexte particulier : un habitat groupé dans un environnement rural où la maison d'habitation se prête à différents usages. Comme si ce trait de caractère n'était pas déjà remarquable, voilà que cette maison puise son héritage dans l'architecture française et emprunte au savoir-faire de l'Angleterre avant de subir l'influence de la culture états-unienne.

La plus belle illustration de cette architecture de caractère se trouve dans le Trait-Carré. À cet endroit, des spécimens remarquables couvrant ensemble près de quatre siècles d'histoire ont pignon sur rue. Autrement, il faut regarder attentivement en bordure de la 1^{re} Avenue pour repérer quelques maisons traditionnelles, bien dissimulées dans les quartiers résidentiels de l'après-guerre, dernière récolte du vaste territoire agricole d'alors. Le boulevard Louis-XIV, le carré De Tracy, la partie nord du boulevard

L'ancien couvent du Bon-Pasteur du Trait-Carré, de style Second Empire, édifié en 1883.



Henri-Bourassa et les abords de l'avenue de la Rivière-Jaune à Notre-Dame-des-Laurentides présentent aussi quelques maisons dignes d'intérêt.

Parce qu'ils évoquent des techniques de construction complexes et parfois inadaptées au nouveau pays, les bâtiments d'esprit français ne sont pas légion. Ils font même plutôt figure d'exception. La maison Ephraïm-Bédard, les maisons Duhault et le Moulin des Jésuites sont associés à ce courant. Au début du 19^e siècle, les maisons érigées dans le Trait-Carré dénotent les premiers signes d'une adaptation de l'architecture au climat québécois.

Une autre caractéristique du Trait-Carré est l'homogénéité de l'architecture institutionnelle, qui s'exprime par l'intégration du toit mansardé. Le presbytère, la grande sacristie, le couvent et le collège le traduisent bien. Cette architecture se transpose sur les maisons et les dépendances du Trait-Carré puisqu'elle permet de récupérer, à peu de frais, l'espace habitable sous les combles et répond bien aux besoins des « grosses familles ». Au début du 20^e siècle, l'influence des formes architecturales états-uniennes gagne le Trait-Carré, où l'on trouve dorénavant de grandes maisons cubiques coiffées d'une toiture en pavillon.

◀ D'esprit Regency, la maison Grondin-Beaudet, érigée à la fin du 19^e siècle, au Trait-Carré Est.

▼ Un bel exemple de bâtiment à toit mansardé, la maison Charles-Cinq-Mars, au Trait-Carré Ouest.





< Au coeur du Trait-Carré, les maisons Pierre-Lefebvre et Magella-Paradis, aux toits à deux versants, sont de style québécois.

Le bâti traditionnel conserve sa prééminence jusqu'à la fin des années 1930. À partir de ce moment, des modèles standardisés appelés bungalows font leur apparition. Ils correspondent à de petites maisons d'un étage et se répandent en bordure des axes anciens qui convergent vers le Trait-Carré.

Les premières générations de bungalows d'après-guerre qui naissent dans les secteurs de Gros-Pin et d'Orsainville sont la concrétisation d'une rupture avec le bâti traditionnel : carré sans étage, insertion d'une ou de deux fenêtres panoramiques, abri d'auto ou garage ouvert, etc. Cette nouvelle architecture tapisse littéralement tous les nouveaux quartiers de Charlesbourg.



La maison Ephraïm-Bédard, sur le chemin Samuel, accueille aujourd'hui la Société historique de Charlesbourg.

Cottages de la rue Du Jura.

Bungalow sur l'avenue Gustave-Beaudet.





SOUS LE SIGNE DE LA CROIX

L'église Saint-Charles-Borromée, certes la plus connue de l'arrondissement de Charlesbourg, est la troisième église construite au cœur du Trait-Carré. Une première chapelle, élevée entre 1666 et 1674, confirme l'importance accordée au choix de l'emplacement du temple paroissial dans l'organisation territoriale : elle est le cœur institutionnel du village. La deuxième église, construite en pierre et située un peu plus au nord que l'église actuelle, est érigée sur le terrain réservé aujourd'hui au parc du Sacré-Cœur. Elle sera démolie en 1835. Des fouilles archéologiques récentes ont permis de mettre au jour ses fondations.

Dès le début du 19^e siècle, le projet de construction d'une autre église à Charlesbourg est dans l'air. Entre 1827 et 1830, on assiste donc à la construction d'un nouveau temple d'après des plans de Thomas Baillaigé. Le sculpteur André Pâquet réalise le décor intérieur, soit la chaire, un banc d'œuvre et le décor du chœur, qui constituent quelques-uns des éléments d'intérêt qu'on trouve à



l'intérieur de l'église actuelle. En 1887, un ajout est fait au carré original de l'église : David Ouellet construit une nouvelle sacristie sur la façade nord, adjacente à l'ancienne sacristie qui sera conservée. À l'initiative du curé Godbout, les murs extérieurs de l'église sont revêtus, dès 1936, d'un matériau imitant le granit. Ils retrouveront leur facture originale lors des travaux de restauration. L'église Saint-Charles-Borromée est classée monument historique en 1959.

À la suite de l'urbanisation d'après-guerre, Charlesbourg se dote de six nouvelles églises en quinze ans : Saint-Pierre-aux-Liens (1953-1954), Saint-Jérôme-de-l'Auvergne (1960-1967), Saint-Rodrigue (1962-1963), Bon-Pasteur (1965-1966), Sainte-Maria-Goretti (1965-1966) et Sainte-Cécile (1967-1968). L'église Notre-Dame-des-Laurentides, construite en 1992, remplace celle détruite par un incendie.



L'architecture de ces nouvelles églises délaisse l'art religieux traditionnel. L'implantation en forme de croix latine est abandonnée, sauf à Saint-Rodrigue, où le soubassement est antérieur à cette période. Les architectes doivent alors répondre à de nouvelles exigences formulées par les autorités religieuses et laïques : un coût modeste, un intérieur sobre, un sous-sol accessible et un presbytère intégré à l'église. L'église Sainte-Maria-Goretti est un bel exemple de cette nouvelle architecture religieuse des années 1960 : plan longitudinal, stuc blanc sur les murs, bardeaux de bois sur le toit. Cette église comporte un fenêtrage généreux et une verrière dans le mur pignon de l'entrée principale. Accolé à l'église, le presbytère, par sa forme pittoresque et ses balcons, évoque un chalet suisse. Les autres églises de cette période affichent aussi des traits originaux tels que le clocher érigé en structure indépendante, l'absence de séparation entre la nef et le chœur et le dépouillement du décor intérieur. Tous ces éléments confirment une rupture avec l'architecture religieuse traditionnelle.



L'église Saint-Rodrigue. >

Procession de la Fête-Dieu à Notre-Dame-des-Laurentides en 1943. <
BANQ-Q ; photo Herménégilde Lavoie ; E6.

L'église Sainte-Maria-Goretti, aujourd'hui fermée au culte. >



LES SAVOIRS D'HIER

Charlesbourg conserve encore aujourd'hui de beaux monuments reliés à l'histoire de son système d'éducation, instauré par des prêtres, des laïcs et des communautés religieuses. Au moins cinq de celles-ci, vouées notamment à l'éducation des enfants et à la formation du corps enseignant, sont présentes dans l'arrondissement. Mais, auparavant, une autre réalité prévaut à Charlesbourg aux 18^e et 19^e siècles : la salle de classe est logée dans une maison d'habitant, le calendrier scolaire est soumis aux aléas des travaux de la ferme et des conditions climatiques hivernales, le nombre de jours de classe varie considérablement d'une école à l'autre.

Dans une monographie, l'abbé Charles Trudelle affirme que c'est dans la paroisse de Charlesbourg qu'a été établie, en 1727, la première école connue des paroisses de la campagne environnante. Le clergé, aidé de quelques laïcs, maintient à cette époque un système éducatif embryonnaire. En 1856, la paroisse de Charlesbourg compte cinq écoles. Des statistiques de la même année font état de 123 garçons de 14 à 16 ans, dont seulement 23 sont présents de façon assidue en classe. On dénombre aussi 22 filles du même groupe d'âge, dont 6 seulement reçoivent de l'instruction.

« Le couvent [du Bon-Pasteur], situé près de l'église, est de fondation récente. L'édifice a de belles proportions. Il est vaste en même temps qu'élégant, et le site est charmant. Il n'est donc pas étonnant que des demoiselles de la ville même vont y suivre le cours d'études qui n'est pas inférieur à celui que l'on donne dans nos meilleures écoles supérieures de filles. »

Rapport du surintendant de l'Instruction publique, 1885-1886



Le couvent des Sœurs de Saint-François-d'Assise. ^

Il faut attendre l'établissement des premières communautés religieuses à Charlesbourg pour assister à la mise en place d'un véritable système d'éducation. Les Sœurs du Bon-Pasteur ouvrent un premier couvent dans le rang Saint-Pierre (aujourd'hui le boulevard Henri-Bourassa), à Notre-Dame-des-Laurentides, en 1869 et un second dans le Trait-Carré en 1883. Le collège des Pères Maristes apparaît dans le Trait-Carré en 1903.

Au 20^e siècle, trois autres communautés religieuses établissent leurs maisons d'enseignement sur un coteau agricole de Charlesbourg, aujourd'hui la 60^e Rue Est. Les Religieux de Saint-Vincent-de-Paul acquièrent la maison d'un cultivateur en 1911. Ils la convertissent d'abord en résidence d'été puis en juvénat en 1922. Un nouvel édifice (5725, avenue Villa Saint-Vincent), construit en 1932, est baptisé « Villa Saint-Vincent ». Aujourd'hui transformé en coopérative d'habitation, ce bâtiment a conservé son enveloppe extérieure. En 1923, la communauté des Eudistes établit, pour sa part, un séminaire (6125, 1^{re} Avenue) sur un lopin de 25 arpents qui intègre la ferme de l'ancien propriétaire, Patrick MacGrath.



^ Une classe de postulantes chez les Sœurs de Saint-François-d'Assise. ASSFA.

« Le voisinage de l'Université Laval nous permettra de faire suivre des cours spéciaux à quelques-uns de nos jeunes confrères [...]. Ajoutons que Charlesbourg, se trouvant au pied des Laurentides, nos jeunes confrères y seront à l'abri des vents du nord et trouveront dans les environs des lieux de promenade agréables et variés. »

Père Charles Lebrun, eudiste, décembre 1920

Enfin, une troisième communauté, celle des Sœurs de Saint-François-d'Assise, ouvre le couvent Sainte-Marie-des-Anges (600, 60^e Rue Est) en 1926. Elles y reçoivent des élèves du primaire ainsi que du secondaire et forment des sœurs vouées à l'enseignement et aux soins infirmiers. Les communautés religieuses se retirent progressivement du système d'enseignement au moment de la réforme du système d'éducation, dans les années 1960.

Selon l'inspecteur d'école P. A. Roy, les enfants de Charlesbourg reçoivent, en 1909-1910, une éducation fort convenable. Ce dernier attribue à Charlesbourg un second rang sur 29 paroisses de la région de Québec pour la qualité de son enseignement. Les écoles de Charlesbourg obtiennent une note de 10 sur 10 concernant l'état physique des lieux, une note de 10 sur 10 pour l'état du mobilier, une note de 10 sur 10 pour l'emploi en classe des livres autorisés et une note de 9 sur 10 pour les succès remportés en enseignement.

Rapport du surintendant de l'Instruction publique, 1909-1910

Vers 1948, de jeunes skieurs devant l'école L'Auvergne, aujourd'hui démolie. ARSVP ; 9-69-1. >





LA VILLÉGIATURE

On a peine à imaginer aujourd'hui que Charlesbourg a été un lieu de prédilection pour les villégiateurs. Pourtant, jusqu'à la fin des années 1930, la bourgeoisie de Québec est attirée par ce milieu rural et agricole où champs et boisés sont traversés de ruisseaux et de rivières. Les rivières des Roches, du Berger, des Commissaires, Jaune ainsi que le lac Jaune et le ruisseau du Valet se prêtent à la baignade ou à la promenade en chaloupe. Gros-Pin, L'Auvergne, Saint-Pierre-de-Charlesbourg, Notre-Dame-des-Laurentides, Bourg-Royal et Bourg-la-Reine s'inscrivent parmi les lieux

de destination privilégiés. Juin venu, des citadins empruntent la route de Charlesbourg pour fuir les chaleurs estivales. Randonnées à pied ou à bicyclette, baignades, pique-niques, croquet sur sable, jeux d'anneaux, badminton et parties de tennis constituent les activités estivales pratiquées.

Mais il n'y a pas que des familles qui goûtent l'air de la campagne. En effet, des communautés religieuses quittent, pour quelques jours ou quelques semaines, leur maison-mère de Québec. En 1901, la communauté des Religieux de Saint-Vincent-de-Paul

^ Course de canots chez les Dombrowski en août 1941. ASHC ; collection Paul Delisle.

v Un chalet en bardeau de bois près de la rivière Jaune.





« On se dispersa dans nos "bois": ici, la rivière Jaune avec sa plage de bain; là, le joli bocage de N.-D. des Bois avec sa vieille niche. [...] Enfin, nos automobiles nous ramenèrent vers le vieux Québec sous une pluie battante, mais que nous importait? Nous avons vécu deux jours d'une vie de famille comme jamais. »

> Anonyme, octobre 1917

inaugure Notre-Dame-des-Bois, qui deviendra une colonie de vacances. En 1911, la communauté achète une maison, une petite ferme et un potager, « de quoi distraire les novices durant les mois d'été ».

Au début du 20^e siècle, la villégiature ne se limite plus à une migration saisonnière de gens de la ville vers la campagne. Désormais, quelques personnes de milieux aisés acquièrent un lopin de terre afin d'y construire un chalet ou, exceptionnellement, une résidence secondaire. Ces nouveaux villégiateurs sont soit des parents, soit des



^ La maison Cloutier, dans le Trait-Carré Ouest, autrefois louée l'été à des villégiateurs.

amis ou bien des connaissances à qui des cultivateurs vendent une parcelle de leur terre. C'est dans ce contexte que la famille Dombrowski devient propriétaire, en 1898, d'une terre traversée par trois ruisseaux et bornée par un chemin appelé « la petite route des dames » (aujourd'hui la rue des Blaireaux). Au cours des années 1920, des membres de la famille Dombrowski érigent de petites baraques en bordure de cette route, avant de construire des chalets qui – fait inusité – sont alimentés à l'électricité grâce à la construction d'une centrale maison actionnée par une roue à aubes. Au fil des ans, l'étang aménagé devient un petit lac. Celui-ci borde aujourd'hui partiellement la rue des Blaireaux.

Au début des années 1940, d'autres types de chalets, souvent rudimentaires, sans eau courante ni électricité, se multiplient à Bourg-la-Reine, à Château-Bigot et à Notre-Dame-des-Laurentides. Il est possible aujourd'hui d'observer quelques-uns de ces îlots de villégiature, notamment en bordure

« Je pense qu'on a loué à la même famille pendant vingt ans. C'était du monde de la haute-ville qui avait besoin de l'air de la campagne. Quand ils arrivaient, on déménageait dans la cuisine d'été qui n'est pas collée sur la maison. Un été, il m'a demandé de lui faire un garage pour mettre son auto à l'abri. Pour quelques piastres de plus, j'ai dit oui. C'était du bon monde aussi, ce monde-là. »

> Entrevue avec Jean-Paul Cloutier, septembre 2006

Monsieur Jean-Paul Cloutier, dernier cultivateur du Trait-Carré.



« La paroisse de Charlesbourg est une des plus anciennes du pays, et on peut dire aussi, sans crainte d'être contredit, que cette paroisse, dont le site enchanteur se développe en amphithéâtre au pied des Laurentides et en regard de Québec, est une des plus belles paroisses de nos campagnes. Ceux qui, dans les jours de la belle saison, se donnent le plaisir de la visiter, reviennent de leur excursion pleins d'une admiration enthousiaste pour les magnifiques points de vue qu'elle offre de tout côté au regard étonné ; ceux aussi qui s'arrêtent à la contempler des hauteurs de la vieille cité de Champlain, ne peuvent s'empêcher de donner libre cours à la même admiration pour le splendide tableau qu'ils ont devant les yeux. »

> Abbé Charles Trudelle, 1887

de la rivière des Commissaires, à l'extrémité est du chemin de Château-Bigot, à Bourg-la-Reine ou encore en empruntant la rue de Belleville, à la croisée du ruisseau du Valet, dans le quartier de Notre-Dame-des-Laurentides. Au milieu des années 1950, la

villégiature n'a plus sa place dans plusieurs secteurs, notamment à cause de l'urbanisation, et Charlesbourg perd graduellement son image de campagne si attirante pour les citadins.

▼ Chalet de monsieur Élie Dorion à Saint-Pierre-de-Charlesbourg (Orsainville) en 1953. ASHC ; collection Pierre Dorion.



DES PROMENADES DANS CHARLESBOURG

TRAIT-CARRÉ

Accès depuis le centre-ville de Québec : autoroute 73, sortie 150 (boulevard Louis-XIV). Autobus 801.

La découverte du Trait-Carré, cœur historique de Charlesbourg, est essentielle à quiconque souhaite explorer l'arrondissement. Rendez-vous d'abord au Moulin des Jésuites, situé au 7960, boulevard Henri-Bourassa, où vous pourrez voir une exposition permanente portant sur l'arrondissement historique. Vous trouverez sur place la documentation nécessaire pour effectuer un circuit piétonnier balisé de panneaux d'interprétation.

À la fin de votre promenade, n'oubliez pas de vous rendre à l'église Saint-Charles-Borromée, où l'on peut bénéficier de visites commentées gratuites pendant la période estivale (du 24 juin à la mi-août). La nouvelle bibliothèque de Charlesbourg, située au 7950, 1^{re} Avenue, vaut également le détour, de même que les maisons Magella-Paradis, Pierre-Lefebvre et Ephraïm-Bédard. On y présente des expositions axées sur les arts visuels ou sur le patrimoine de Charlesbourg.

RUE DU VIGNOLE

Accès depuis le centre-ville de Québec : chemin de la Canardière et avenue du Bourg-Royal. Autobus 236.

Pour un retour aux sources rurales de Charlesbourg, une visite de l'ancien rang de la Commune (aujourd'hui la rue du Vignoble) s'impose. La maison Kelly, qui se trouve au numéro 1566, un carré imposant de neuf mètres sur douze, sert de point d'entrée à ce fief agricole. La ferme d'Omer Proteau, située au numéro 1586, est l'une des dernières fermes du Québec à fonctionner selon un mode traditionnel. En face, au numéro 1625, vit Armand Déry, le dernier maraîcher. À l'extrémité de l'ancien rang, au numéro 1910, on peut visiter le vignoble Bourg-Royal, qui met en marché des vins et des cidres.

Une maison du Trait-Carré. >





PARC DES MOULINS

8191, avenue du Zoo

Accès depuis le centre-ville de Québec : autoroute 73, sortie 155 (rue George-Muir), puis boulevard Henri-Bourassa vers le sud. Autobus 801.

D'une superficie de près de neuf hectares, le parc des Moulins a été créé en 2006 ; il couvre la partie est de l'ancien Jardin zoologique de Québec. Traversé par la rivière du Berger et doté d'une végétation abondante, il est idéal pour la détente, les promenades et les pique-niques en famille. Le parc est également à visiter pour qui s'intéresse à l'histoire : le site fut, au 19^e siècle, un important complexe industriel dont il reste quelques vestiges. Une série de panneaux d'interprétation renseignent le visiteur.

CENTRE DE SKI DE FOND DE CHARLESBOURG

375, rue de l'Aventure

Accès depuis le centre-ville de Québec : autoroute 73, sortie 155 (rue George-Muir), puis boulevard Henri-Bourassa vers le nord. Inaccessible en autobus.

Situé en terrain boisé et montagneux, aux paysages uniques, ce centre sportif dispose de 30 kilomètres de pistes linéaires de ski de fond, de 16 kilomètres de sentiers de marche sur neige battue et de 10 kilomètres de sentiers de raquette. Dans le vaste chalet d'accueil, on trouve une salle de fartage, une boutique de location et un casse-croûte. Ouvert en saison.

PARC DE LA MONTAGNE-DES-ROCHES

Accès depuis le centre-ville de Québec : autoroute 73, sortie 151, boulevard Jean-Talon Est jusqu'à son extrémité. Accès par la rue de la Montagne-des-Roches. Autobus 136.

Ce parc urbain, qui comprend, entre autres, une hêtraie mature, comporte trois kilomètres de sentiers de randonnée pédestre ou de raquette. Un escarpement rocheux surélevé offre de belles perspectives du centre-ville de Québec.

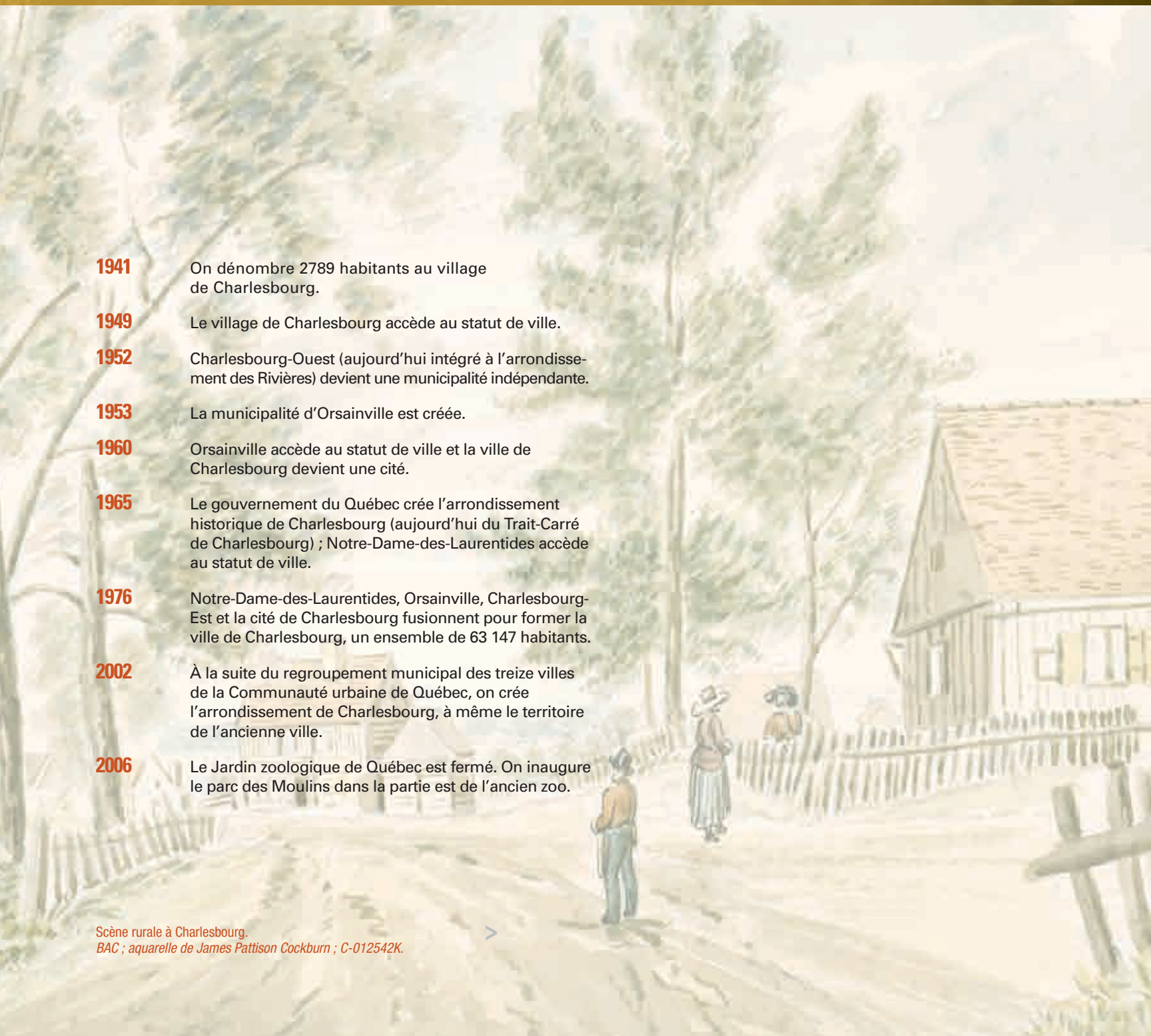


QUELQUES REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 1626** Les Jésuites se voient concéder la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges, un vaste territoire d'une lieue de front sur quatre de profondeur (environ cinq kilomètres sur vingt).
- 1665-66** Pour peupler l'intérieur des terres, les Jésuites créent un bourg en forme d'étoile, le « Trait-Carré ». L'intendant Talon copie ce modèle de lotissement à Bourg-Royal.
- 1672** Les Jésuites concèdent les premières terres de Gros-Pin.
- 1693** La paroisse religieuse de Saint-Charles-Borromée – dite de Charlesbourg – est fondée. Son territoire d'origine s'étend de Beauport à L'Ancienne-Lorette.
- 1695** Construction d'une première église de pierre au Trait-Carré.
- ~ 1695** On concède les premières terres du rang de la Commune et du rang Saint-Pierre.
- 1727** La première école de Charlesbourg est ouverte.
- ~ 1740** Construction du moulin des Jésuites (1796, boulevard Henri-Bourassa).
- 1762** La paroisse compte 1420 habitants.
- 1827** Début de l'édification de l'actuelle église de Charlesbourg.
- 1831** La paroisse compte 1506 habitants.
- 1845** Le territoire de la paroisse religieuse est érigé en municipalité de paroisse, connue sous le nom de Saint-Charles-de-Charlesbourg.
- 1853** Le premier bureau de poste est ouvert.
- 1883** Le chemin de fer reliant Québec et le Lac-Saint-Jean traverse la municipalité (aujourd'hui le corridor des Cheminots).
- 1910** Détachée de Saint-Charles-de-Charlesbourg, Notre-Dame-des-Laurentides devient une municipalité indépendante.
- 1914** Avec 608 habitants, le secteur du Trait-Carré accède au statut de village, sous le nom de Charlesbourg. Hors de ce territoire, on compte 90 personnes à Gros-Pin, 307 au rang Saint-Pierre, 252 à Bourg-Royal et 75 au rang de la Commune.
- 1917** L'est de la paroisse se détache de Saint-Charles-de-Charlesbourg pour former une municipalité indépendante, nommée Charlesbourg-Est en 1927.
- 1932** On inaugure le Jardin zoologique de Québec.

Le village de Charlesbourg vers 1830.

ROM ; aquarelle de James Pattison Cockburn ; 942.48.39 / 66Can78.



- 1941** On dénombre 2789 habitants au village de Charlesbourg.
- 1949** Le village de Charlesbourg accède au statut de ville.
- 1952** Charlesbourg-Ouest (aujourd’hui intégré à l’arrondissement des Rivières) devient une municipalité indépendante.
- 1953** La municipalité d’Orsainville est créée.
- 1960** Orsainville accède au statut de ville et la ville de Charlesbourg devient une cité.
- 1965** Le gouvernement du Québec crée l’arrondissement historique de Charlesbourg (aujourd’hui du Trait-Carré de Charlesbourg) ; Notre-Dame-des-Laurentides accède au statut de ville.
- 1976** Notre-Dame-des-Laurentides, Orsainville, Charlesbourg-Est et la cité de Charlesbourg fusionnent pour former la ville de Charlesbourg, un ensemble de 63 147 habitants.
- 2002** À la suite du regroupement municipal des treize villes de la Communauté urbaine de Québec, on crée l’arrondissement de Charlesbourg, à même le territoire de l’ancienne ville.
- 2006** Le Jardin zoologique de Québec est fermé. On inaugure le parc des Moulins dans la partie est de l’ancien zoo.

Scène rurale à Charlesbourg.
BAC ; aquarelle de James Pattison Cockburn ; C-012542K.



PORTRAIT DE FAMILLE

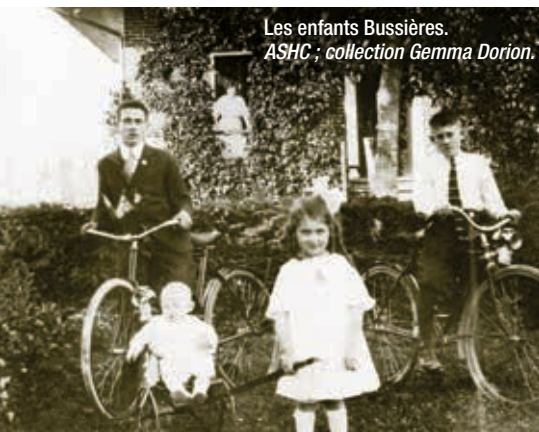
Le patrimoine de Charlesbourg s'exprime aussi à travers différents patronymes, des familles ayant greffé leurs noms à l'histoire locale depuis des générations. Associées au Trait-Carré, à Bourg-Royal, à L'Auvergne ou à Gros-Pin, certaines sont présentes depuis 1665, alors que d'autres ont vécu plus de deux cents ans sur un même lopin de terre. Venues pour la plupart de Normandie, de Charente-Maritime ou du Poitou, ces familles pionnières de Charlesbourg ont désormais leur mémorial derrière la bibliothèque du Trait-Carré.

Monsieur Michel Verville de la côte Bédard.



Une jeune fille « au parasol » vers 1930.
ASHC ; collection Paul Delisle

Les enfants Bussières.
ASHC ; collection Gemma Dorion.



Monsieur et madame Armand Lortie
de la rue du Vignoble.



Course en patins en mars 1956. ARSVP.





Cultivateur à l'œuvre en 1941.
BAnQ-Q ; photo Herménégilde Lavoie ; E6.



Madame Kelly de la rue du Vignoble.

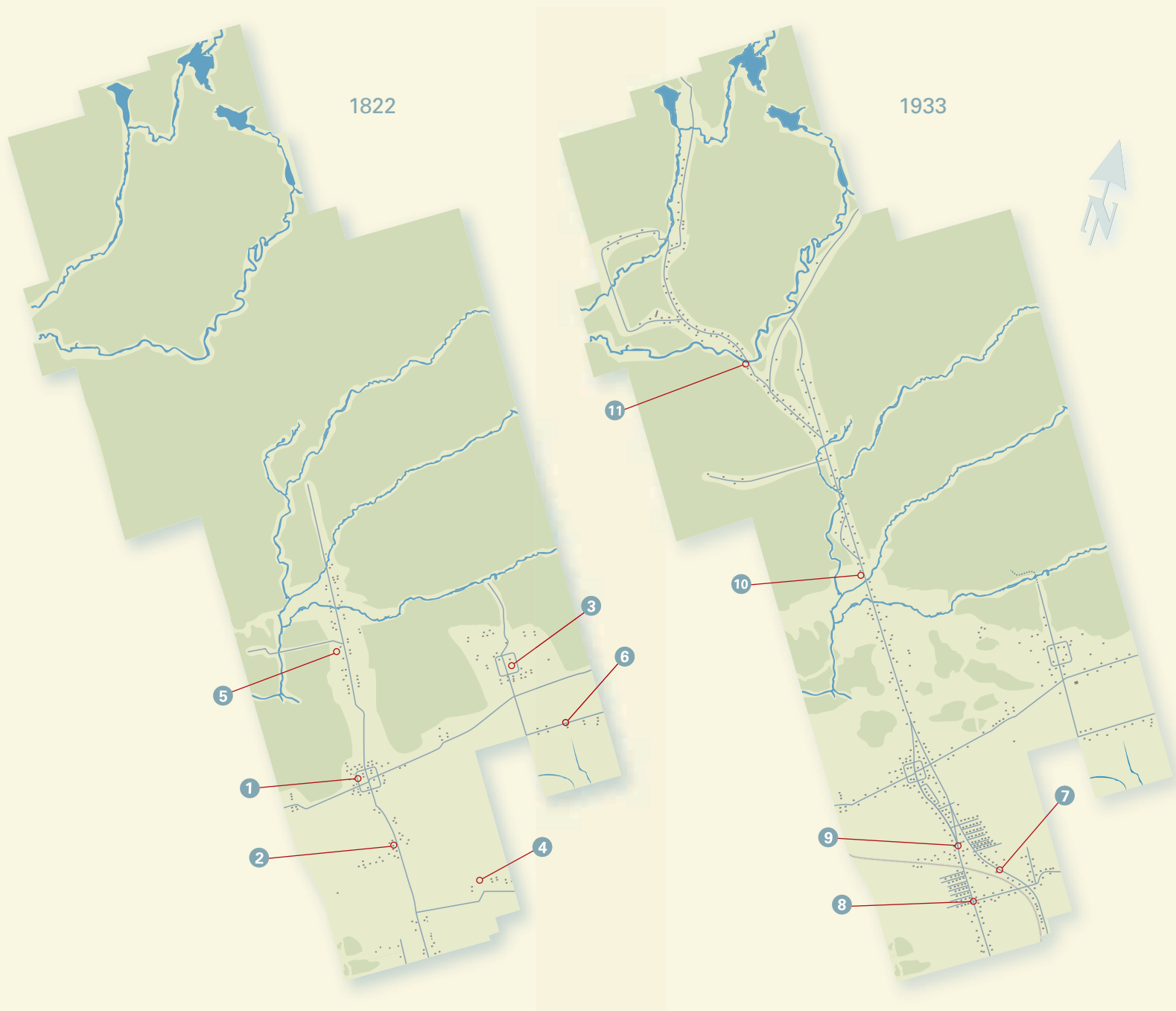


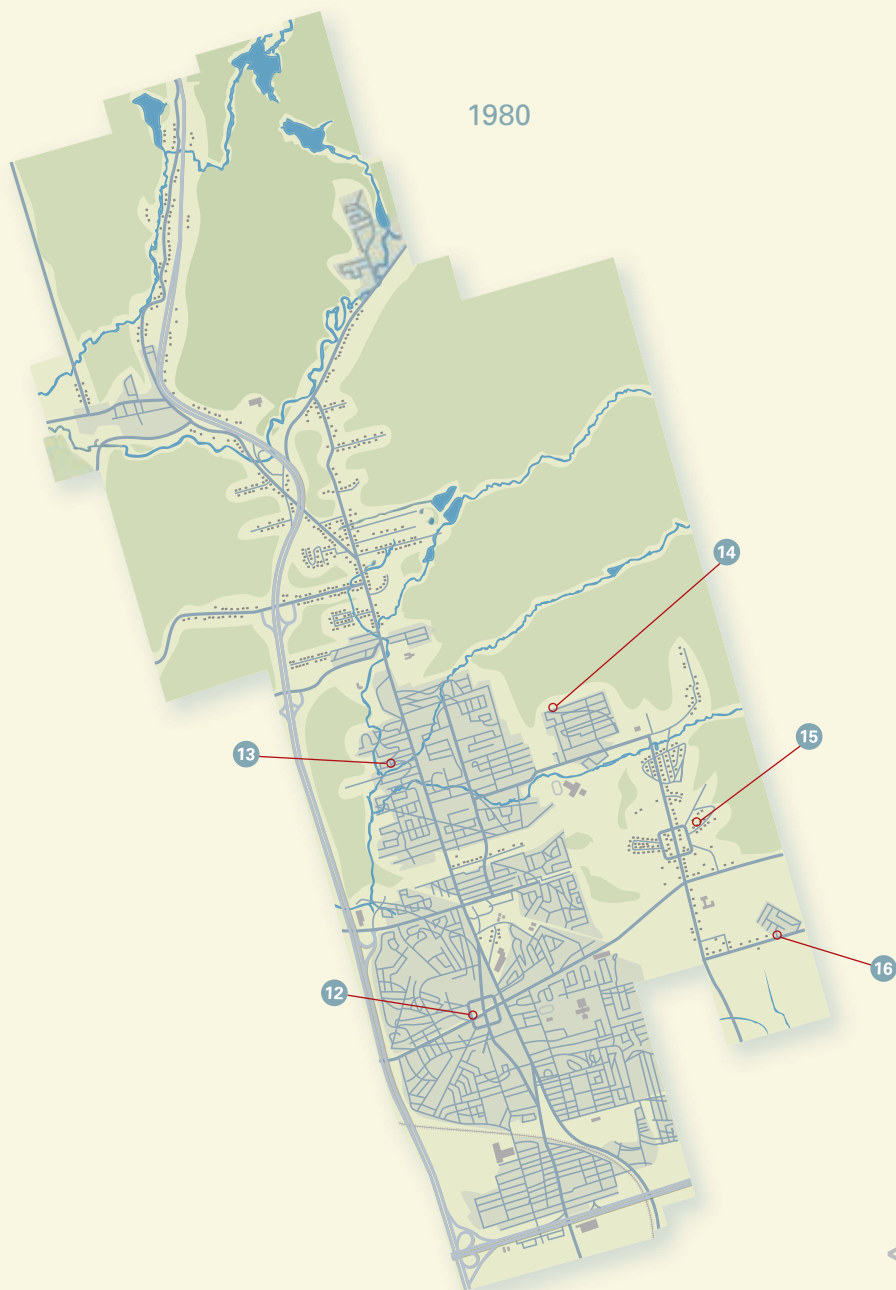
Monsieur Jean-Marc Déry
de la rue du Vignoble.



Monsieur Charles Proteau
de la rue du Vignoble.

CHARLESBOURG EN TROIS TEMPS





1980

1822

En 1822, tout le réseau routier de base, créé à partir du 17^e siècle, est en place, de même que les premiers noyaux de développement: le Trait-Carré(1), L' Auvergne (2), Bourg-Royal (aujourd'hui le carré De Tracy) (3), le Petit-Village (4) (aujourd'hui le secteur approximatif de la rue de Nemours), le rang Saint-Pierre (5) (aujourd'hui le boulevard Henri-Bourassa) et le rang de la Commune (6) (aujourd'hui la rue du Vignoble).

1933

En 1933, on remarque la présence du nouveau boulevard Henri-Bourassa (7) et une série d'artères naissantes à Gros-Pin (8) et à L' Auvergne (9). Au nord de Saint-Pierre-de-Charlesbourg (10) (aujourd'hui le secteur d'Orsainville), Notre-Dame-des-Laurentides (11) se développe, à la croisée des chemins qui mènent à Stoneham et au lac Beauport.

1980

En 1980, l'urbanisation est forte autour du Trait-Carré (12), sans pour autant faire disparaître le tracé en étoile du paysage. Les secteurs d'Orsainville (13) et de Château-Bigot (14) sont devenus des quartiers résidentiels; le développement s'amorce à Bourg-Royal (15) et autour de la rue du Vignoble (16).

< Dessins réalisés à partir d'une carte de John Adams (1822) et de deux cartes topographiques (1933 et 1980).

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Anonyme. *Essai de monographie familiale. Zéphirin Paquet. Sa famille, sa vie, son œuvre.* Québec, [s. n.], 1927.

BÉDARD, Michel. « Contribution à l'histoire des communes : le cas de la seigneurie Notre-Dame-des-Anges de 1665 à 1735 », *Le Charlesbourgeois*, vol. XI, n° 4, octobre-décembre 1994.

CUSTEAU, Jacques et André Samson. *Les Eudistes en Amérique du Nord, 1890-1983.* Québec, Service des Archives Provinciales des Eudistes, février 1997.

DUFRESNE, Michel. *Charlesbourg, des basses terres au plateau Laurentien. Étude d'opportunité.* Québec, ministère des Affaires culturelles, 1979.

FISSET, Richard. *Étude archéologique de moulins sur la rivière Duberger.* Mémoire, Université Laval, décembre 1989.

JACOB, Lise. *Loué sois-Tu pour mes sœurs les saisons. Les Sœurs de Saint-François-d'Assise au Canada, 1904-2004.* Québec, [s. n.], 2004.

LACHANCE, Johanne. *Charlesbourg, 1831-1871 : contribution à l'étude des relations villes-campagnes.* Thèse, Université Laval, 1991.

PARÉ, Yves. *Morphogénèse d'une banlieue : Orsainville.* Thèse, Université Laval, 1983.

TESSIER, Robert. *Monographie de la paroisse de Notre-Dame-des-Laurentides.* Mémoire, Université Laval, mai 1946.

THIBAUT, A. Congrégation des religieux de Saint-Vincent-de-Paul. *Histoire de la congrégation au Canada, 1884-1967.* Inédit. Québec, 1972.

TRUDEL, Marcel. « Le village en étoile, innovation des Jésuites et non de Talon », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 44, n° 3, 1991.

TRUELLE, Charles. *Paroisse de Charlesbourg.* Québec, [s. n.], 1887.

VILLENEUVE, René. *Les églises de Charlesbourg.* Québec, Éditions du Pélican, 1986.

VERRET, Jacques-Ferdinand. *Mes souvenirs. Tome 1. 1879-1882.* Édition présentée et annotée par Rémi Ferland. Sainte-Foy, Les Éditions de la Huit, 2001.

VERRET, Jacques-Ferdinand. *Mes souvenirs. Tome 2. 1883-1888.* Édition présentée et annotée par Rémi Ferland. Sainte-Foy, Les Éditions de la Huit, 2002.

Plusieurs articles de la revue *Le Charlesbourgeois* : bulletin de la Société historique de Charlesbourg.



LISTE DES SIGLES

AE	Archives des Eudistes
ARSVP	Archives des Religieux de Saint-Vincent-de-Paul
ASHC	Archives de la Société historique de Charlesbourg
ASBPO	Archives des Sœurs du Bon-Pasteur de Québec
ASSFA	Archives des Sœurs de Saint-François-d'Assise
AVQ	Archives de la Ville de Québec
BAC	Bibliothèque et Archives Canada
BAnQ-O	Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Centre d'archives de Québec
ROM	Royal Ontario Museum

TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR L'ARRONDISSEMENT DE CHARLESBOURG :

- Un territoire de plateaux, de lacs et de rivières
- Un plan d'urbanisme unique au Québec : le village en étoile
- Un rang agricole au cœur de la ville
- Une zone industrielle devenue parc urbain
- Un village développé dans la forêt boréale
- Une Petite Suisse
- Une architecture souvent exceptionnelle
- Des familles enracinées sur le territoire depuis 350 ans.

ET PLUS ENCORE : • Des textes simples et dynamiques
• Plusieurs dizaines de photos anciennes et actuelles • Des cartes géographiques illustrées • Une brève chronologie • Des suggestions de promenades...

Entente de développement culturel

3,50 \$



Culture,
Communications et
Condition féminine

Québec



L'intérieur de ce cahier est imprimé sur du papier Rolland ST30 contenant 30 % de fibres recyclées postindustrielles, certifié Choix environnemental et fabriqué au Québec à partir d'énergie biogaz.

